



Jusqu'au bout du rêve

Giuseppe Santoliquido

Il y avait de rares voitures le long de la chaussée et les trottoirs étaient pratiquement vides. Tout était gris : le ciel et les façades, les vitrines, les arbres du square où de petits vieux promenaient leurs chiens en échangeant des hochements de la tête. Marylise attendait devant le centre d'esthétique, calée dans le siège passager de la vieille Golf bicolore de Zac – bicolore si l'on pouvait dire, car il eût fallu pour cela considérer le rouge brunâtre qui avalait la carrosserie centimètre par centimètre comme une couleur à part entière. Elle observait les visages dans le rétroviseur, leurs expressions à demi-absentes ; elle cherchait, plus par jeu que par intérêt, à déchiffrer les conversations qui lui arrivaient par bribes, pareilles à ces bouts de phrases que l'on croit entendre dans les rêves et que l'on s'efforce de reconstituer au saut du lit, sans jamais y parvenir. L'atmosphère, tout entière, était hésitante : depuis les évènements, la ville et ses habitants semblaient dériver en dehors du temps, portés par une humeur étrange et incertaine, quelque chose entre la conscience d'une peur nouvelle, terrifiante, et le besoin impérieux de s'en remettre aux vertus salvatrices de l'insouciance.

Quand Zac quitta le centre d'esthétique, la fraîcheur de l'air le cueillit par surprise. Il jeta un coup d'œil inquiet en direction du ciel, puis s'avança en enfilant le blouson qu'il tenait dans le creux du coude, le blouson de leur premier baiser, plein de taches et prêt à craquer aux coutures des épaules à force d'avoir été porté. Le jour où elle l'avait présenté à Edwige et Judith, ses amies, elles lui avaient dit qu'il avait tout l'air sorti d'un accouplement entre deux autruches, à cause de sa longue carcasse osseuse, de sa démarche désarticulée – le type de silhouette pas toujours synchrone avec les mouvements qui s'en échappent. Elle avait été à deux doigts de leur coller une tarte, à l'une et à l'autre, mais était parvenue à se maîtriser parce qu'au fond, leur avis lui était égal : Zac, elle l'avait dans la peau, et cela personne ne pouvait le lui enlever.

Il ouvrit la portière et lança le coffret contenant les bracelets et les colliers sur la banquette arrière :

– Elles n'ont rien voulu entendre. C'est à désespérer.

Il se laissa tomber sur le siège conducteur comme un poids mort, ouvrit son sac à dos et fit dévaler sur les genoux de Marylise des échantillons de parfum et de soins pour le visage.

– Tiens, si ça t'intéresse, elles m'ont refilé ces conneries.



Elle le dévisagea avec de grands yeux écarquillés :

– On va pas aller bien loin avec ça, Zac, dit-elle.

Puis, paraissant se raviser, elle s'empara d'un échantillon qui sentait le fruit rouge et le patchouli et parfuma l'arrière de ses oreilles, le sillon de sa poitrine, avant de plisser les yeux dans une moue de provocation, genre allumeuse :

– Je peux toujours me faire plus belle pour plaire à mon chéri d'amour, non ?

Elle l'embrassa comme si c'était la première fois, en lui enveloppant le visage de ses longs cheveux bouclés dont la couleur indéfinissable rappelait celles des dernières feuilles, quand arrive l'automne. Après avoir détaché ses lèvres des siennes, elle se redressa sur son siège et lui sourit, sans se départir de son air d'allumeuse. C'était sa façon à elle de dédramatiser, de réanimer, l'espace d'un instant, la légèreté des premiers jours, quand tout ne lui paraissait encore qu'un simple jeu. Mais dans les yeux de Zac flottait cette fébrilité sauvage qui le saisissait quand ses plans immédiats étaient contrariés. Il reprit haleine.

– C'est pas le moment, soupira-t-il, y a plus urgent à régler. Combien il nous reste ?

La mine de Marylise s'assombrit d'une traite. Tout le dépit du monde sembla s'abattre sur sa tête. Elle tira un rouleau de billets chiffonnés hors de la poche de son jeans, quelques pièces de monnaie poisseuses, plaquées de fils de tissu bleu et de bouts de papiers minuscules, et se mit à compter le tout en remuant les lèvres, comme le font les vieux et les enfants solitaires.

– Deux cent onze euros et quatre-vingts centimes.

Zac passa une main dans ses cheveux en regardant droit devant lui, en direction du square et des petits vieux avec leurs chiens, puis s'empara d'un bout de cigarette qui traînait dans le cendrier et l'alluma à l'aide d'une allumette. Entre deux bouffées de fumée sa respiration se fit plus laborieuse, plus cadencée.

– Faut qu'on se bouge, lança-t-il, sinon ça va pas le faire.

La Golf démarra dans un épais nuage de fumée noire. Le centre commercial se trouvait de l'autre côté du fleuve. Là, ils auraient de meilleures possibilités de s'en tirer, les magasins étaient plus nombreux et tous à portée de main, ce serait bien la poisse s'ils ne parvenaient pas à se mettre quelques billets en poche. C'est ce qu'ils s'étaient dit après s'être douchés à la station-service. L'aventure, c'est une question

d'état d'esprit, avait précisé Zac, chaque jour est une nouvelle naissance, à toi de décider ce que tu veux en faire. Pour Marylise, l'expérience semblait pourtant se compliquer. Elle commençait à se demander si elle n'avait pas présagé de ses forces, si elle ne s'était pas leurrée sur ses facultés de résistance. Plus le temps passait, plus elle avait l'impression pénible de s'enfoncer dans un tunnel interminable, sans avoir la moindre idée de la destination finale. Au plus profond d'elle-même, elle avait envie de se rebeller contre cette forme de lassitude pourrissante qui lui envahissait le cœur, de se secouer comme on le ferait avec un de ces mômes dont les tergiversations vous mettent la patience sens dessus dessous. Mais rien n'y faisait. Le seul fait de penser à son abatement la faisait souffrir, la remplissait de honte. Vis-à-vis d'elle-même et vis-à-vis de Zac. Aussi, par moments, elle se haïssait, elle haïssait son manque de courage, son incapacité à assumer ses rêves d'une existence menée à la marge, des rêves qu'elle pensait pourtant ancrés au plus profond de son âme.

La voiture s'arrêta au pied du centre commercial, hideux et gigantesque, tout de béton gris. D'ordinaire, à cette heure de la journée l'endroit fourmillait de voitures et de caddies débordant de marchandises, de mines réjouies à l'idée d'ingurgiter le menu du jour dans l'aquarium du dernier étage, avec vue plongeante sur la Nationale. Mais là, hormis les oiseaux sur les poteaux gris et l'ombre d'un chat s'étirant sous un véhicule d'urgence, c'était le désert le plus complet. Et d'ailleurs, quoi de plus normal : depuis les attentats, il flottait dans l'air une sorte d'auto-exhortation à rester en dehors des lieux publics. À ne pas entrer dans les ascenseurs. À prendre une table près de la sortie de secours. À ne pas former de foule compacte. Ce devait être cela la défaite la plus cruelle : le bouleversement des habitudes. Les quelques badauds qui traversaient les lieux avaient le regard bondissant, on les voyait scruter les allées du parking d'un air suspicieux, sursautant au moindre bruit d'échappement, au moindre éclat de voix. Marylise prit le coffret avec la marchandise et serra la main de Zac.

– Cette fois, c'est toi qui parles, annonça-t-il.

Ils entrèrent dans le bâtiment, un cube immense, climatisé, avec une lumière anesthésiante et une allée centrale ponctuée, aux extrémités, par des supermarchés où les clients s'engouffraient comme

des poissons dans la gueule d'une baleine. Au bout de quelques minutes, Zac marqua un temps d'arrêt.

– Regarde la vendeuse, dit-il, c'est là qu'il faut aller. On lui rappellera ses enfants. Ou ceux qu'elle n'a pas eus.

Marylise le considéra dans l'attente d'une explication supplémentaire. Puis elle dit :

– Qu'est-ce qui te fait penser ça, Zac ?

– Je n'en sais rien, un pressentiment.

Dans la boutique, des vêtements de marque, le type de fringues qu'ils ne pourraient jamais se payer. Et qu'ils ne voudraient pas voir traîner sur leurs épaules. Trop ringards. Trop comme il faut. Trop bourgeois. Trop tout. Zac prit place sur un des bancs métalliques de l'allée centrale et se frotta le crâne pour chasser la musique ringarde qui cherchait à s'y infiltrer.

– Bonjour Madame, dit Marylise. Excusez-moi de vous déranger, c'est pour une bonne cause.

Elle connaissait sa tirade par cœur, mais la salive, abondante, l'empêchait d'articuler distinctement. Le trac la paralysait. À plusieurs reprises, elle passa le plat de ses mains sur son jeans pour essuyer la transpiration.

– Mon ami et moi, on est orphelins. On s'aime depuis qu'on est enfants et on voudrait se marier. Mais on n'a pas de quoi payer le mariage, ni même la location d'un appartement où nous installer. Alors, on a eu l'idée de fabriquer des bracelets et des colliers, et de les vendre pour financer notre projet.

Petit à petit, il lui sembla recouvrer ses facultés. La moiteur de ses mains s'évaporait. Elle étala les bijoux de fantaisie sur le comptoir, avant de devisager la vendeuse avec une expression de tristesse contenue. Zac ne s'était pas trompé, l'émotion se lisait dans le regard de la commerçante. Et pendant que cette dernière scrutait la marchandise, Marylise chercha à lui imaginer une vie. Elle avait la cinquantaine plutôt coquette, voire attirante. Une jupe serrante lui arrivait au-dessus du genou et le décolleté de son chemiser offrait une vue plongeante sur sa poitrine. Un pavillon, pensa Marylise, elle doit habiter un de ces pavillons tout propres qui poussent en banlieue comme des champignons, avec une cuisine équipée et de beaux meubles bien dessinés, du type gamme de luxe chez Ikea, avec des bibelots ramenés d'un voyage exotique en pension complète, l'Inde ou la Thaïlande, et placés bien en vue sur des étagères parfaitement rangées pour que les invités



puissent les admirer lors des fêtes d'anniversaires ; pas impossible non plus qu'elle ait un amant, songea-t-elle, un type plus jeune qui sait la mettre en valeur et avec qui elle discute des gros romans d'été qu'elle lit en bronzant sur la plage pendant que son mari ronfle sous le parasol. Bref, tout ce dont elle avait horreur, tout ce qui l'avait mise sur la route le jour de son dix-huitième anniversaire, après avoir annoncé à sa mère qu'elle ne voulait pas d'une vie ordinaire. D'une vie banale. Bien ordonnée. D'une vie morte.

La vendeuse passa sa main pleine de bagues sur la marchandise, libérant une forte odeur de parfum sucré.

– C'est vous qui les avez confectionnés ?

– Oui, c'est moi, répondit Marylise.

– C'est très beau. Et votre projet de vie commune est très courageux. C'est assez rare à votre âge.

Marylise eut un sourire gêné.

– Mon ami et moi, on veut financer notre mariage avec le fruit de nos efforts. Pour nous, c'est important. Même si avec tout ce qui se passe en ce moment, les attentats et tout le reste, on sait que ce ne sera pas facile parce que les gens ont peur de donner de l'argent.

Il y eut un court instant de silence. La commerçante souleva un bracelet au hasard, en se servant de son index comme d'une canne à pêche, puis l'examina à la lueur d'un abat-jour posé sur le comptoir, près de la caisse enregistreuse.

– Vous avez du talent, dit-elle. Vous devriez songer à en faire votre métier.

– C'est ce que me disait ma mère avant sa mort, répliqua Marylise.

La vendeuse redéposa le bracelet dans le coffret et balaya la boutique d'un regard inquiet. Il n'y avait pas un seul client, pas même devant la vitrine, à l'extérieur, et cela parut la contrarier. Mais très vite, elle reprit sa moue avenante, de commerciale aguerrie, pinçant ses lèvres dans une sorte de sourire convenu, mécanique, qui lui creusait les joues.

– Écoutez, reprit-elle, pour ce genre de fantaisies, nous avons nos propres fournisseurs. Si vous voulez, je peux vous proposer de prendre votre marchandise en dépôt. Nous la placerons bien en vue sur le présentoir et vous pourrez renouveler le stock autant de fois que vous le voudrez, ce sera notre manière à nous de vous aider à réaliser votre projet. Nous ne prendrons pas un centime de commission sur les ventes.

À cet instant précis, Marylise eut l'impression qu'une main invisible lui comprimait l'estomac. Elle pensa à

Zac, à la déception qui serait la sienne si elle quittait cette boutique qui suintait le luxe et l'abondance sans avoir rien récolté.

– C'est que nous ne sommes pas d'ici, mon copain et moi, répliqua-t-elle. On passe d'une ville à l'autre. Alors, on préfère vendre la marchandise directement, ça nous fait de l'argent liquide.

La commerçante considéra l'adolescente. Elle semblait réfléchir, mi-intriguée mi-agacée. Après quoi, elle s'accroupit furtivement sous le comptoir, avant de réapparaître avec un billet de dix euros.

– Tenez, prenez ceci, dit-elle. Disons que c'est un geste d'encouragement. Je ne peux rien faire de plus. Gardez vos bracelets pour les vendre à quelqu'un d'autre, vous en aurez certainement besoin.

Depuis l'allée centrale, Zac n'avait rien perdu de la conversation. Quand Marylise arriva à sa hauteur, il l'attira à elle en passant une main autour de sa taille.

– Tu as été parfaite, lui murmura-t-il à l'oreille, tu ne pouvais rien faire de plus.

Marylise se couvrit le visage pour ne pas qu'il la voit pleurer.

– Je n'y arrive pas, dit-elle en réprimant un sanglot. Tout ce baratin sur les projets de mariage, sur la mort de nos parents, ça me met mal à l'aise. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. C'est trop dur de mentir comme ça.

Zac la serra contre sa poitrine. Il déposa un baiser sur chacun de ses sourcils, puis sécha ses larmes en lui caressant le visage. C'était un peu comme s'il l'embrassait avec son âme, et cela lui fit chaud au cœur.

– Tu te souviens de ce que te disait ta mère quand elle te voyait pleurer ? demanda-t-il.

D'un signe de la tête, elle répondit que oui.

– Elle disait que tu t'arrangeais mieux que personne pour être malheureuse, pour te raconter des histoires tristes et te regarder souffrir. Que tu étais trop fan de ton chagrin. C'est bien ce qu'elle te disait, non ?

Marylise prit un mouchoir dans la poche de son pantalon et se moucha bruyamment. Elle se sentait gauche, idiote, pas à la hauteur de l'aventure qu'elle avait rêvé de vivre. Ses yeux et le bout de son nez étaient aussi rouges que des cerises. Zac avait raison, c'est exactement ce qu'elle lui avait raconté un soir où elle l'avait rejoint après une dispute à la maison. Au fond, cela faisait longtemps que les relations avec sa mère n'étaient plus au beau fixe. Les dernières

semaines avant son départ, les altercations s'étaient succédé comme jamais auparavant. Un véritable enfer. Les reproches portaient sur son insouciance, sur le fait qu'elle n'en faisait pas assez pour préparer son avenir. « C'est pas en restant l'oreille collée à ton portable que tu vas te construire une situation, s'entendait-elle répéter à longueur de journée. À ce rythme-là, tu finiras au chômage. Ou sous un pont. » Il était évident qu'elles ne se supportaient plus, sa mère et elle, la cohabitation était devenue impossible. Lorsqu'elle s'était confiée à lui, Zac avait éclaté de rire. « Tout ça, c'est des conneries, avait-il rétorqué, ce ne sont que des mots creux, vides de sens. L'avenir, c'est une promesse de liberté qu'on se fait à soi-même, rien d'autre. Pour s'en montrer digne, il suffit de croire en la vie et en ses propres capacités. Alors, tout devient possible. »

C'est Zac qui entra le premier dans la librairie. La gérante – visage rond, cheveux tressés dans le dos façon squaw, foulard négligemment posé sur les épaules, pantalon de toile noué à la ceinture par une ficelle - l'écouta réciter son couplet de futur marié en le toisant de la tête aux pieds.

– Je ne comprends pas pourquoi vous voulez vous marier à tout prix, dit-elle. Ce n'est pas une affaire de jeunes, le mariage. À mon époque, quand on avait votre âge, on se battait pour changer le monde. On luttait contre les inégalités afin de construire des espaces de liberté pour vivre en harmonie avec la nature et avec les autres. On voulait éviter de tomber dans le conformisme d'une petite vie bien pépère. C'est à ce genre de projets qu'on pensait à votre âge, certainement pas au mariage. Ni à se dégoter un petit appartement pour regarder la TV serrés l'un contre l'autre dans le canapé.

Elle secoua la tête à plusieurs reprises, comme si une mouche invisible tournait autour de son crâne.

– Plus le temps passe, reprit-elle, désappointée, plus j'ai l'impression que les jeunes d'aujourd'hui sont mous et sans idées. Tout de même, il y a plus important dans la vie que le projet de mariage de deux ados en mal de statut social, non ?

Comme ils ne répondaient pas, la main de la libraire s'est mise à farfouiller dans un tiroir, à la manière d'une petite souris. Avant de déposer un tas de dépliants sur le comptoir. Il y était question des enfants blessés de Palestine, des victimes de génocide aux quatre coins



de la planète. Du soutien aux victimes de violences carcérales.

– Voilà à quoi vous devriez penser, dit-elle comme si elle rendait la justice... Pas à votre petit cas personnel.

Zac feuilla distraitemment un prospectus. À ce moment l'envie lui vint de demander à la libraire si les combats auxquels elle se référait, ceux qu'elle avait menés pour changer le monde au temps où les jeunes n'étaient ni mous ni sans idées, étaient ceux-là mêmes qui avaient façonné la société telle qu'on la connaissait aujourd'hui, auquel cas il eût été préférable de s'en abstenir. Mais il garda ses réflexions par-devers lui.

– Chacun vit sa vie comme bon lui semble, se contenta-t-il de répliquer. Nous, ce qu'on veut, c'est qu'on nous achète des colliers et des bracelets pour nous aider à financer notre rêve. C'est une belle valeur, le rêve, non ?

Quand la faim leur tenailla l'estomac, ils achevaient leur tour des magasins. Au total, ils avaient récolté moins de cinquante euros, mais Zac décida qu'ils méritaient de se faire plaisir en prenant un bon repas. Le reste, ils l'utiliseraient pour le carburant et pour un lit dans une auberge, le soir venu. Ils quittèrent l'enceinte du centre commercial et s'installèrent à la terrasse d'un bistrot en bordure du fleuve. Comme ils étaient les seuls clients du lieu, la serveuse arriva très vite. Elle devait avoir une vingtaine d'années, l'âge de Zac, à peu de choses près. C'était une métisse grande et élancée, avec de petits yeux plissés à la manière des Asiatiques, une fille superbe. Sa minijupe couvrait à peine le bas de ses fesses et son tee-shirt laissait apparaître un serpent tatoué sous son nombril. Après avoir déposé les menus sur la table, elle dévisagea Zac d'un regard qui en disait long sur ses intentions. Tout à coup, Marylise sentit son sang bouillir en elle comme de la lave, elle eut envie de se lever et de la gifler, de lui arracher les cheveux comme quand elle se battait, enfant, dans la cour de récréation. Zac dut le deviner à l'instant-même car il prit sa main et la serra dans la sienne, comme il le faisait à chaque fois qu'il la savait contrariée.

Durant quelques minutes, ils regardèrent les péniches glisser sur le cours d'eau sans prononcer le moindre mot. En son for intérieur, Marylise savait que la jalousie ne la mènerait à rien. D'ailleurs, comment ne pas comprendre que les filles rôdent autour de Zac ? Elle-même, n'était-elle pas tombée amoureuse de lui

au premier regard ? N'avait-elle pas deviné d'emblée qu'elle allait l'aimer ? Qu'elle l'admirerait plus que n'importe quel autre ? Ces choses-là ne s'expliquent pas, on les capte dans des lambeaux de phrases, des lambeaux de regards, des sourires qui vous tombent dessus comme des gouttes de potion magique. L'important était ailleurs : aujourd'hui, elle seule connaissait l'autre Zac, celui qui se cachait derrière la façade que les filles admiraient tant. Celui pour qui la vie était une succession d'opportunités, et chaque décision un acte de liberté auquel succèdent un autre acte de liberté, et un autre encore. Somme toute, pour Zac le monde n'avait jamais été une abstraction. La posture était un luxe qu'il n'avait pu se permettre. Dès son plus jeune âge, il avait appris à connaître la vie, la vraie, et cette connaissance le rendait plus fort. Plus vrai. « À la maison, c'était des cris et des pleurs du matin au soir, lui avait-il confié un jour. Et c'était pareil dans les familles d'accueil. Alors, j'ai pas eu le choix. J'ai dû entrer dans ma propre vie. Ne plus dépendre que de moi. De mes choix. Et de ma capacité à défendre ma liberté. Tu sais, il y a des gosses qui s'en tirent mieux sans leurs parents et sans adultes pour veiller sur eux. Parce que les adultes, quelquefois, sont le problème. Ils font des enfants avant d'être prêts. Sans savoir dans quoi ils se lancent. Puis ils se séparent. Se cament ou picolent. Ils ont des ennuis avec la police. On voit ça tout le temps. C'est pourquoi j'ai décidé de m'assumer. Maintenant, je pourrais vivre des centaines d'années de cette façon, seul avec moi-même. »

Cette puissance intérieure le rendait différent des autres garçons qu'elle avait fréquentés auparavant. De ces petits poseurs sans âme ni personnalité, qui pensent ce qu'on leur dit de penser. Zac, lui, lisait le monde avec sa propre tête. Il était Zac. Rien que Zac. Au fond, il n'était pas une victime de ses malheurs, comme beaucoup le prétendaient. La plupart des types de son âge parlaient pour se fuir eux-mêmes, pour fuir le vide de leurs propos. Zac, au contraire, savait que tout était en lui. Les solutions à ses souffrances. Les réponses à ses questions. Il savait que tout était affaire de confiance en soi. Sans doute était-ce pour cette raison qu'il ne l'avait pas freinée dans son élan quand elle lui avait annoncé son désir de tout plaquer pour partir avec lui. Quand elle lui avait dit : « Je ne veux pas finir comme ma mère, Zac. Je ne veux pas de ce destin-là. Je préfère une vie de privations et d'incertitudes. Une vie où l'on compte les sous à chaque heure, mais qui soit

faite d'amour et de prises de risques. Alors, partons rien que toi et moi. On se débrouillera pour gagner de l'argent, et avec ce qu'on mettra de côté, on louera une baraque rien qu'à nous deux.

– Si tu penses en avoir la force, lui avait-il répondu, alors allons-y.

Ils avaient pris la route le jour de son dix-huitième anniversaire, qui était aussi celui des premiers attentats. Hasard tragique du calendrier. Les transports en commun avaient été mis hors service. Chaos pour chaos, autant tout balayer, avait-elle pensé. Avec sa mère, elles avaient convenu de s'envoyer un texto par jour. Même chose avec Edwige et Judith, ses meilleures amies. Les seules à être au courant de son projet. Depuis lors, il y avait eu les nuits d'amour, les instants de bonheur, mais aussi les sommeils scabreux dans la vieille Golf de Zac quand l'argent manquait pour se payer l'auberge ; la bouffe pourrie et les après-midi passés à cueillir des fraises en rase campagne pour deux euros de l'heure ; la distribution de journaux publicitaires sous un soleil à ne pas mettre un lézard dehors. Pour ce qui était des colliers et des bracelets, c'est elle qui en avait eu l'idée. Ils avaient investi leurs maigres économies dans l'achat du cuir et des décorations perlées. Au début, ils n'avaient eu aucun mal à dénicher leurs premiers clients, sans doute portés par leur enthousiasme. Puis les choses avaient commencé à se compliquer, jusqu'à en être réduits à devoir compter les centimes pour s'acheter à boire, comme aujourd'hui.

À présent, elle ne savait plus quoi penser. Ni où elle en était. Si au fond d'elle-même l'idée de reprendre une existence normale la révoltait, elle se surprenait, par moments, à regretter sa vie d'avant. Cette vie qu'elle détestait tant, les conversations sans queue ni tête avec les copines, la bouffe assurée trois fois par jour, les fringues fraîchement repassées dans la garde-robe, l'argent de poche le vendredi soir. J'avais une personnalité, pensait-elle, j'entrais dans la case « ado vivant chez sa mère ». Tout était à sa place. Et maintenant ? Et puis, il y avait Zac, qui avait l'air tellement sûr de lui. Tellement en harmonie avec lui-même, quel que soit l'obstacle à surmonter. Les difficultés le laissaient complètement froid, indifférent, comme s'il était certain, à chaque fois, de pouvoir en venir à bout d'une façon ou d'une autre. Et s'il l'avait fait exprès ? se demanda-t-elle. Peut-être avait-il

simplement voulu m'indiquer que je n'étais pas encore prête ? Qu'il me fallait éclaircir un certain nombre de choses avec moi-même ?

C'est alors que retentirent les explosions. Cela se passait de l'autre côté du fleuve. Trois, quatre grondements apocalyptiques l'un après l'autre. Une force surnaturelle en mouvement dans l'atmosphère. Arrivée près d'eux, la serveuse s'immobilisa en faisant trembler le plateau des boissons, avant de se précipiter à l'intérieur du bistrot, le visage déformé par la peur. Très vite, on entendit les sirènes et les klaxons. Et aussi des cris de terreur. On vit s'élever des nuages de fumée grise. Les bruits et la poussière convergèrent vers le ciel, qui se teinta aussitôt de noir. Zac demeurait figé sur place, les yeux rivés sur la ligne noircie de l'horizon. Marylise consulta son portable. « C'est le Big clash, annonça-t-elle, celui que redoutait le gouvernement. Plusieurs endroits de la ville semblent touchés ». Le long du quai, des passants se mirent à courir dans une sorte de prise de conscience unique et immédiate du danger ; ils formaient une seule et même angoisse gesticulante, cherchant une issue, désespérément. Un déséquilibre collectif, global, et pourtant si proche de son déséquilibre à elle. De ce qu'elle ressentait au fond de son âme.

– Il faut être fort pour être libre, dit-elle presque en sourdine, comme si le drame qui se déroulait à quelques centaines de mètres du lieu où ils se trouvaient la concernait à peine. Et moi je ne le suis pas, Zac, du moins pas autant que toi.

Tout à coup, son portable se mit à vibrer dans le creux de sa main. Durant un instant, elle regarda le visage de sa mère lui sourire depuis l'écran sans oser décrocher.

– Tu n'as rien à craindre, dit Zac d'une voix d'outre-tombe, ça se passe en ville. Ton quartier est à l'autre extrémité. Elle appelle pour prendre de tes nouvelles. Prends l'appel et rassure-la.

La conversation dura une poignée de secondes, suffisantes, cependant, à lui faire percevoir dans sa propre voix quelque chose de craintif. Une voix plate, sans inflexion ni respiration. Après avoir mis fin à la conversation, elle plongea son regard dans celui de Zac.

– Tout va bien, tu avais raison, fit-elle. Mais il faut tout de même que je rentre, Zac. Ne m'en veux pas.

Elle savait qu'il ne ferait rien pour la retenir. Ils retournèrent au parking du centre commercial, où

se trouvait la Golf, puis ils roulèrent dans la ville sanguinolente, hurlante de douleur, jusqu'à ce que la nuit tombe. Les rues n'étaient plus qu'un long défilé d'ambulances, de voitures de polices, de badauds en proie à la colère et au désespoir, se prenant la tête entre les mains. Il y avait aussi les militaires, qui pointaient leurs armes dans toutes les directions. Au barrage, elle dut montrer sa carte d'identité afin de prouver qu'elle habitait le quartier. Elle posa sa tête contre l'épaule de Zac et une fois arrivés devant l'immeuble, ils échangèrent un baiser tendre et passionné. Aussi long que la nuit des temps. En ouvrant la portière, elle fit un effort pour qu'il ne remarque pas ses yeux rougis. Ensuite, la Golf s'éloigna en traînant derrière elle son épais nuage de fumée noire.

Bien qu'elle aperçût les larmes sur son visage, sa mère ne posa pas de question. Elles s'embrassèrent comme si rien ne s'était passé. Marylise rejoignit alors sa chambre et se coucha en travers du lit, sans prendre la peine de se déshabiller, les pieds et les bras ballants. Une page venait de se tourner. Le temps de reprendre ses marques, elle retrouverait la lenteur solitaire de ses soirées d'adolescente, cette lenteur ciselée par la routine et l'habitude qui l'avait tant irritée, et l'irriterait sans doute encore. Elle cessa de pleurer, se moucha plusieurs fois de suite en libérant un bruit de trompette désaccordée. Le regard rivé au plafond, Zac lui manquait déjà. Terriblement. Demain, elle lui téléphonerait. Ils évoqueraient ce qu'il leur était arrivé durant ce mois passé à vivre l'un à côté de l'autre. Ce mois en dehors du temps. En dehors de tout ce qui n'était pas eux. Elle lui parlerait des questions que ses rêves d'aventure lui laissaient en gage comme des trésors. De la fille qu'elle voulait être. De la femme qu'elle souhaitait devenir. De ce qu'était la vie. Et puis, surtout, d'amour et de liberté. De cet amour qu'elle garderait en elle jusqu'à la fin des temps. Cet amour infini dont personne ne la priverait jamais.

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be**

Dépôt légal : D/2016/7823-8
ISBN : 978-2-930758-12-1

Copyright : Giuseppe Santoliquido (2016)

Graphisme : Françoise Hekkers
Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles
www.lettresetlivre.cfwb.be

Giuseppe Santoliquido est écrivain et traducteur. Spécialiste de la vie politique et culturelle italienne, il collabore avec de nombreux médias belges et étrangers. Lauréat de plusieurs prix, il est l'auteur de nombreux articles de presse, nouvelles, chroniques, et de romans. Il intervient en tant que chroniqueur sur La Première dans le cadre de l'émission « Dans quel monde on vit ».



Du même auteur :

Italie, une démocratie pervertie ?, essai, Héவில்lers, Ker éditions, 2011

L'audition du Docteur Fernando Gasparri, roman, Bruxelles, Grand Miroir, 2011

Les dessous du berlusconisme, essai, Waterloo, Renaissance du Livre, 2012

Voyage corsaire, roman, Héவில்lers, Ker éditions, 2013

L'inconnu du parvis, Paris, Genèse éditions, roman, 2016

